

Sommaire 2Bp

1-Aa. **La Bible et les sciences de la matière 1/2** : Galilée (4 pages)

2-Ab. La Bible et les sciences de la matière 2/2 : **Descartes et Newton** (4 pages)

3-Ba. La Bible et les sciences de la vie 1/2 : **La religion naturelle** (4 pages)

4-Bb. La Bible et les sciences de la vie 2/2 : **Créationisme et évolutionnisme** (5 pages)

5-Ca. La Bible et les sciences contemporaines 1/2 : **La signification simienne de l'homme** (4 pages)

6-Cb. La Bible et les sciences contemporaines 2/2 : **Exégétique du néoscientisme** (4 pages)

7-ANNEXE : **Les dérives idéologiques de la science** (5 pages)

– Science et religion –

1-La Bible et les sciences de la matière 1/2

a. Galilée

« Que pourrait valoir une religion qui se fonde sur une production de l'esprit humain ? »

Ici commence une série de 7 réflexions sur le parcours qui a conduit la science moderne au totalitarisme intellectuel qu'on tend à imposer de nos jours. Nous suivons en cela l'itinéraire emprunté par Dominique Tassot dans son livre : La Bible au risque de la science (édition François-Xavier de Guibert). Avec l'espoir d'inciter à la lecture attentive de l'ouvrage lui-même.

Trois siècles de dialectique

Dominique Tassot rappelle que la Renaissance rompt avec la tradition médiévale dans laquelle la science, étant aux mains des clercs, il était possible de soutenir la thèse du mouvement de la terre comme le firent Nicole Oresme (1) et Nicolas de Cuse (2) : « Avec la Renaissance, apparaît toutefois une classe de lettrés qui accède à l'autorité de la chaire sans passer par la tonsure cléricale. La confrontation des savoirs débouche sur le conflit entre deux autorités dont l'affaire Galilée fut le prototype »

(*La Bible au risque de la science* ; p. 13). L'auteur va montrer comment l'arrogance de Galilée le pousse à vouloir dresser l'autorité religieuse contre une autorité scientifique – dont il est l'artisan – de façon superfétatoire : « les certitudes de la raison dispensaient de recourir aux indications de la révélation » (*Ibid.*).

La deuxième partie du livre est consacrée aux sciences biologiques, dont l'essor est un peu plus tardif. Apparaît progressivement l'idée que la différence entre l'homme et l'ani-



mal n'en fait pas deux êtres étrangers : « *cesant d'être unique, perdant l'auréole du reflet divin qui le distinguait, l'homme ne se reconnut plus qu'une supériorité relative ; se voyant un peu plus "Sapiens" que les autres, il se fit le premier des "Primates" ; mais ce n'était qu'une différence spécifique au sein d'un genre commun* » (p. 14). Les artisans de ce zoocentrisme sont principalement, aux yeux de l'auteur, les philosophes sensualistes du XVIIIe siècle : Locke et Condillac. Le terrain alors est prêt pour l'émergence de l'évolutionnisme darwinien. Et le chantre de l'ancestralité simiesque passe à l'attaque : « *la Bible devint le livre sacré des Juifs, auquel Darwin finira par "ne pas attribuer plus de foi qu'aux livres sacrés des Hindous"* » (*Ibid.*).

Enfin apparaît le Père Lagrange (3) auquel l'auteur consacre la troisième partie de son livre. Dans un contexte de la fin du XIXe où « *tout s'explique par l'humain, le divin n'a plus lieu d'être, sinon comme l'expression des aspirations d'un peuple et d'un temps. C'est dans ce contexte que le P. Lagrange s'est proposé de défendre les droits de la Révélation par les armes de la raison* » (p. 15). La critique historique de l'époque, en effet, semblait déboucher sur « *une séparation pratique de l'inspiration divine et de l'Écriture* » (*Ibid.*). Le Père Lagrange va donc tenter de concilier la démarche du théologien avec celle du savant.

Ce sont ces trois étapes que l'auteur se propose de retracer dans son ouvrage, et qu'il considère comme une « *dialectique* » entre la science et la religion. Il affirme que le Père Lagrange clôt, trois cents ans plus tard, « *le cycle ouvert par Galilée, rencontrant les mêmes vicissitudes, pour obtenir – mais à la fin – l'assentiment des théologiens, comme la reconnaissance de ses pairs* » (*Ibid.*). Cette dialectique étant « close », Dominique Tassot entend montrer que l'opposition entre théories scientifiques et lecture des textes de la Bible est dépassée. Si la science moderne a provoqué une nouvelle lecture de la Bible, celle-ci ne

pourrait-elle pas, à l'inverse, susciter une nouvelle lecture des textes de la science ?



La révolution galiléenne

Galilée est devenu la figure emblématique du martyr de la science : un personnage incontournable pour qui veut diaboliser la foi et sanctifier la laïcité. Il a même réussi à éclipser Giordano Bruno dont la fin fut nettement plus cruelle. La première *Question d'approfondissement* des nouveaux programmes de philosophie en classes terminales s'intitule : *La révolution galiléenne* ; où l'on voit que Galilée a même réussi à éclipser Copernic (4). En effet, l'expression usuellement connue – que l'on trouve chez Kant, par exemple – est : la « *révolution copernicienne* ». Cette modification est sans aucun doute substantiellement « laïque ». Dominique Tassot nous donne de Galilée une vision qui va dans ce sens : « *avec Galilée, naît l'homme de science au sens moderne du terme : homme d'un savoir spécialisé, le plus souvent simple laïque, tirant son statut de la reconnaissance de ses talents par ses pairs et par la société civile* » (p. 19). Le débat entre science et religion qui, jusque-là, était aux mains des clercs, « *s'extériorise et devient public* ». C'est l'autonomie de la science occidentale « à l'égard de la Révélation biblique » que Galilée entend placer sur le Forum. Pour quelles raisons ? Dominique Tassot nous éclaire : « *Seules des considérations tactiques permettent de comprendre cette obstination à faire intervenir l'Écriture dans le débat. La mobilité de la terre avait été évoquée depuis des siècles, et nul n'y avait vu une contradiction insurmontable avec la Révélation* » (p. 36). À vrai dire, Copernic n'avait pas de réelles preuves scientifiques à avancer en faveur de son héliocentrisme. D. Tassot cite Arthur Koestler sur "les silences du chanoine KOPERNIGK" : « *Tout indique que ce n'est pas le martyr qu'il*



redoutait, mais le ridicule, parce qu'il était déchiré de doutes quant à son système, et qu'il savait qu'il ne pourrait ni le démontrer aux ignorants ni le défendre contre les critiques des connaisseurs». Et Tassot se réfère à une lettre de la main de Galilée à Don Castelli dans laquelle il déclare : « *De même que dans l'Écriture on trouve nombre de propositions qui, si l'on s'arrête au pur et simple sens des mots, semblent éloignées du vrai, mais sont présentées de la sorte pour s'adapter à la faible intelligence du vulgaire, de même, à l'intention des rares personnes qui méritent d'être séparées de la plèbe, il faut que de sages interprètes dégagent les significations véritables et fassent voir pour quelles raisons particulières elles ont été ainsi exprimées* ». Les théologiens sont donc exclus des débats intellectuels, puisque les « *sages interprètes* » ici visés par Galilée sont les mathématiciens, nous précise Tassot.

La « *révolution galiléenne* » a été décrite par le célèbre commentateur moderne de Galilée, Alexandre Koyré, comme une sorte de destruction d'un ancien monde, l'élaboration d'un nouveau concept de la science, la substitution du concept d'*univers* à celui de *cosmos*. Et la question d'approfondissement des nouveaux programmes de philosophie en classes terminales se lit ainsi dans son entier : « *La révolution galiléenne : cosmos et univers* ». Le livre d'Alexandre Koyré intitulé : *Du monde clos à l'univers infini*, devient alors incontournable. *Cosmos* et *univers* évoquent, en effet, la disparition de la cosmologie médiévale héritée d'Aristote, au profit de la *nuova scienza* qui va conférer à l'univers, l'attribut infini, jusque-là réservé à Dieu. Cette propriété n'est pas encore transférée par Galilée lui-même, cependant ; mais Dominique Tassot commente malicieusement un autre ouvrage d'Alexandre Koyré, essentiellement consacré à Galilée : « *c'est ici le philosophe qui parle, plus que l'historien des sciences, et on peut se demander si Galilée lui-même entrevoyait, fût-ce vaguement, la portée de cette révolution* » (p. 22).

Galilée et le conflit des autorités

Dans un autre ordre d'idées, l'auteur veut démythifier l'opposition devenue officielle entre le Saint-office et Galilée. La version ancrée dans nos esprits de cette légendaire controverse faisait dire à Jean-Paul II, dans un discours à l'Académie pontificale des sciences en 1979 : « *La grandeur de Galilée est connue de tous, comme celle d'Einstein ; mais, à la différence de celui que nous honorons aujourd'hui, devant le collège cardinalice dans le palais apostolique, le premier eut beaucoup à souffrir – nous ne saurions le cacher – de la part d'hommes et d'organismes de l'Église* » (Tassot, p. 26). L'intention de Dominique Tassot n'est pas tant de réhabiliter l'un au détriment de l'autre que de se demander si, au fond, la science est autant opposée qu'on le croit à la Bible. En 1983, dans un travail rédigé sous la direction du cardinal Paul Poupard et intitulé *Galileo Galilei – 350 ans d'histoire 1633-1983*, William A. Wallace écrit que « *Galilée est toujours du côté des anges, et qui s'oppose à lui est ou stupide ou prévenu* » (cité par D. Tassot, p. 27). L'étonnement de Wallace est grand, parce qu'il a « *consulté les cahiers de note de Galilée étudiant, restés inédits. Il constate que les professeurs du Collegium Romanum (jésuite) dans les années 1589-1591 enseignaient déjà mot pour mot, voire phrase pour phrase, ces énoncés sur le mouvement des corps pesants que Galilée (1564-1642) publiait à la même époque dans le De motu (1590), et devait développer par la suite comme ses inventions personnelles dans le Discours sur deux sciences nouvelles (1638)* » (*La Bible au risque de la science* ; p. 27). Dans *Il saggiaiore*, Galilée écrit : « *Vous n'y pouvez rien, Monsieur Sarsi, il a été donné à moi seul de découvrir tous les nouveaux phénomènes du ciel, et rien aux autres* ». On aura compris que Tassot décrit, textes à l'appui, Galilée comme une forte tête. Dans cette affaire, on est en droit de détecter plusieurs impostures, pas toujours dues, il fait bien le dire, à Galilée lui-même, mais aux multiples exploitations insidieuses qu'on a pu en faire (5). En 1960, Arthur Koestler, dans son livre : *Les som-*



nambules. Essai sur l'histoire des conceptions de l'univers (réédité en 1983), rappelle que c'est par erreur qu'on attribue à Galilée l'invention du télescope, du microscope, du thermomètre, de l'horloge à balancier, du parallélogramme de forces ou de mouvements, des taches du soleil, et bien d'autres erreurs. Les taches solaires étaient déjà connues de Nicolas de Cues (1401-1464) et de Képler (en 1607). Or Galilée écrit dans la *Troisième journée du Dialogue sur les deux systèmes du monde* : « Notre Académicien Lince (Galilée) fut le premier à découvrir et à observer les taches solaires comme toute autre nouveauté céleste, et il les découvrit en 1610 ». Tassot constate amèrement : « Or ces erreurs se retrouvent aussi bien dans des ouvrages favorables à l'Église, ainsi l'Histoire universelle de l'Église catholique, de Rohrbacher » (p. 28). Et Koestler n'est pourtant pas particulièrement favorable à l'Église catholique. Dominique Tassot cite plusieurs lettres de Galilée dans lesquelles celui-ci qualifie les dominicains de « péripatéticiens », et dont il dit qu'ils « se conduisent en autruches » (p. 34).

« Galilée dans la sacristie »

La volonté galiléenne d'ériger la science contre l'Église est d'autant plus claire que quelques prélats et cardinaux avaient pressé en vain Copernic, trois quarts de siècle plus tôt, de publier ses thèses héliocentriques. « Et ce même Galilée entend subordonner l'interprétation de la Bible aux "certitudes" de la science. C'était donner naissance à un malentendu qui n'a dès lors cessé » (p. 41). « Galilée "entrait dans la sacristie" et provoquait l'Église à prendre position sur une question qui ne tenait plus seulement à l'astronomie » (p. 49) : la question de savoir si l'Écriture doit seulement préparer les âmes au salut ou révéler la connaissance de la vérité. Et « le tempérament de Galilée joua dans le détronement intellectuel de l'Église, le rôle du nez de Cléopâtre dans la résistance à l'hégémonie romaine » (p. 57). Pour impliquer l'Église à travers les Écritures, Galilée affirme,

en effet, que le système de Copernic convient mieux à l'allégorie biblique dans laquelle Josué arrête le soleil et la lune.

Soucieux d'impartialité, Dominique Tassot achève la première partie de son livre par un coup de théâtre : il ne veut pas laisser à Galilée l'entière initiative d'un changement radical. La « révolution galiléenne » n'en est pas une. Armé de son érudition, Dominique Tassot montre en Galilée le prolongateur d'un mouvement de laïcisation déjà ancien : « Dans son étude sur "La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Âge", Georges Lagarde a finement décrit l'émergence d'un esprit laïc à l'intérieur de l'Église médiévale » (p. 61). Il advient dans le domaine du savoir ce qui était déjà advenu dans le domaine de l'autorité politique : « Galilée accomplit dans l'ordre de la science la rébellion réfléchie qui vit Philippe Le Bel défier l'excommunication » (p. 62).

Jean-Louis Linas

1) Nicole Oresme (v. 1325-1382), fut évêque de Lisieux, auteur de traités scientifiques et philosophiques.

2) Nikolaus Krebs, dit Nicolas de Cues, ou encore de Cuse 1401-1464, théologien catholique allemand qui laissa une importante œuvre théologique, et dont l'œuvre la plus connue est De la docte ignorance.

3) Albert Lagrange o. p., frère Marie-Joseph en religion, (1855-1938). Fondateur de l'École pratique d'études bibliques de Jérusalem et de la Revue biblique.

4) Ce nouveau programme, bien que paru au Journal Officiel en 2002, n'a finalement pas été mis en place ; le ministre ayant maintenu, à peu de chose près, l'ancien.

5) Notre revue a livré plusieurs extraits d'une plaquette de notre collaborateur, Jacques Lermigeaux, sur l'imposture de l'affaire Galilée, que l'auteur nous a aimablement autorisés à publier (voir l'écritoire, n° 29 à 31).